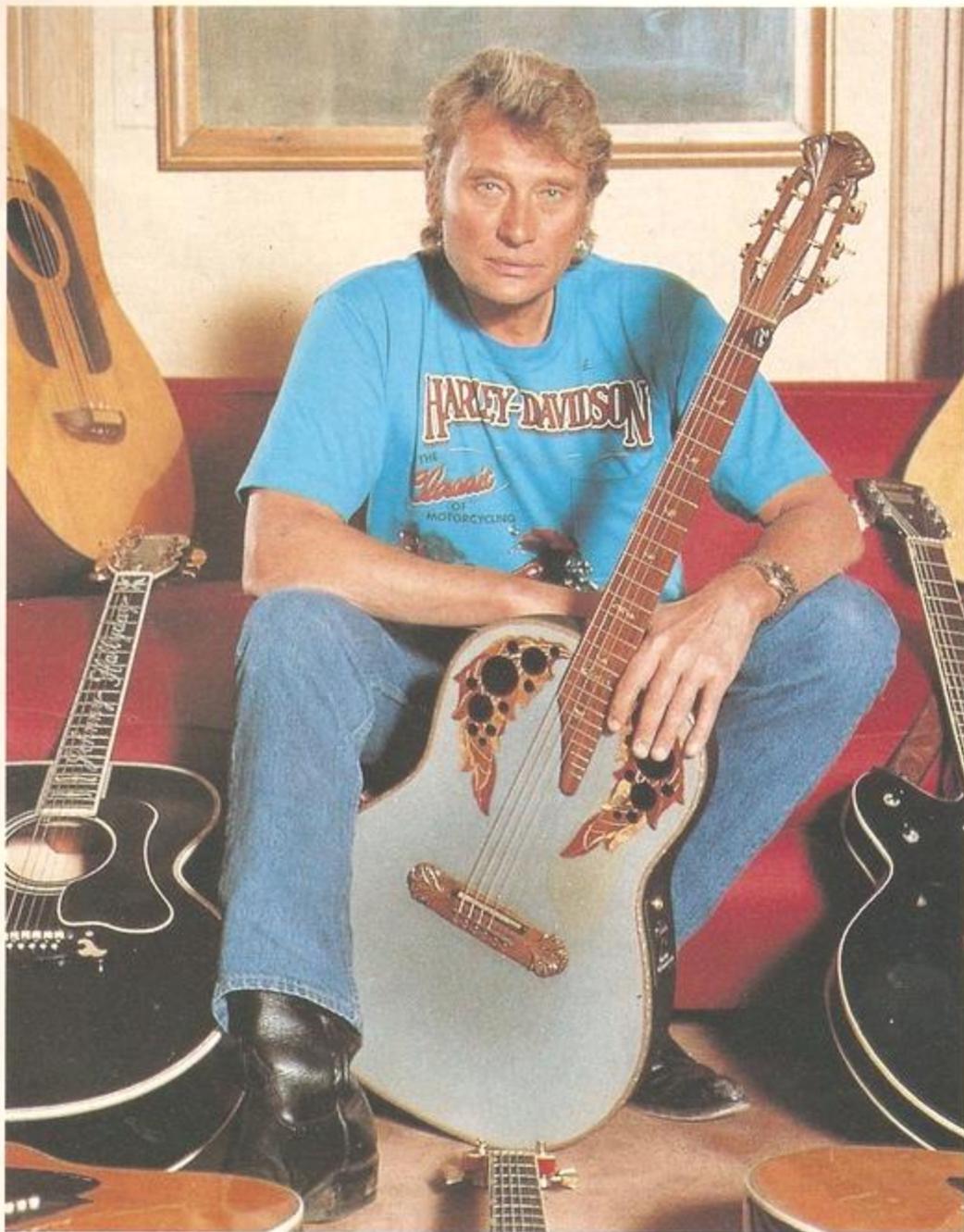


LES GUITARES DE JOHNNY



Il y a tout juste trente ans, le 14 mars 1960, pour être précis, alors que la France entière chantait "Fais-moi du couscous, chéri" en compagnie de Bob Azzam, ou "Bleu, blanc, blond" avec Marcel Amont, le premier 45 tours d'un jeune chanteur gesticulant et criard faisait une entrée fracassante dans les bacs des disquaires.

n'est-ce qu'un bluff ? Chacun, y compris dans son proche entourage, semble avoir un avis différent sur le sujet...

Certains biographes affirment que le jeune Jean-Philippe Smet aurait sérieusement étudié l'instrument, avec un maître, et que, particulièrement doué, il aurait même pu envisager une carrière de concertiste classique. Il s'agit là, bien entendu, d'affabulations de fans qui font sourire les musiciens qui, au fil des ans, ont eu l'occasion de jouer avec l'Idole. Plus prosaïquement, l'apprentissage de Johnny fut des plus brefs, car son professeur le congédia, au bout de trois mois de cours, pour manque d'assiduité et de sérieux. Néanmoins, son bagage technique est suffisant pour lui avoir permis, avant ses débuts de rocker, de jouer en public des chansons de Brassens; ce qui est tout sauf évident et demande une assez bonne main gauche.

En fait, il semblerait que, sans être un foudre de l'instrument, Johnny se montre un guitariste rythmique tout à fait acceptable. En revanche, la collection de guitares qui lui passa entre les mains ne se contente pas, elle, d'être acceptable : elle est tout bonnement fabuleuse et raconte à grands traits toute l'histoire de l'instrument au cours de ces trois dernières décennies.

Une guitare couverte de Mickey

La toute première gratte de Johnny est une guitare espagnole, à cordes en nylon, dont il n'y a pas grand-chose à dire, dans la mesure où elle est de marque imprécise. Seule caractéristique à retenir, elle était ornée de décalcomanies représentant Mickey, Donald, etc. collées tout autour de l'ouïe. Puis, les photos des tout débuts de Johnny, en tant que rocker, le montrent tour à tour avec une Ohio extra-plate, une Egmond solid-body, la Solist pleine caisse de la pochette de son premier disque, et une

Cent mille exemplaires vendus en quelques semaines, et un tollé dégoûté sur les ondes des principales stations et radio, marquant pour la postérité l'acte de naissance officielle du rock 'n' roll en France. Sur la pochette de l'objet du scandale : un nom incorrectement orthographié : Johnny Hallyday, quand il eût fallu écrire Halliday (mais aujourd'hui Johnny tient jalousement à son double y), et la photo d'un jeune homme de dix-sept ans, à genoux : pantalon de cuir noir et chemise à fines rayures dorées. Entre ses mains, une guitare électro-acoustique, style jazz, de marque Solist. Une légende était née; un malentendu tenace, aussi. Car, trente ans plus tard, la question se pose toujours : à quoi servent les guitares de Johnny ? Véritables instruments d'accompagnement ou simples accessoires de scène, que l'on fait mine de tripoter de temps à autre ? La réponse n'est pas si simple. Sait-il en jouer, ou

autre Solist, demi-caisse à pan coupée, en érable ondulé. L'Ohio, rouge à paillettes, bien sûr, est une assez vague copie de Fender, qui présente le mérite d'être bon marché et de se trouver facilement en France, à une époque où les Stratocaster restent encore mal distribuées; tandis que l'Égmond est une horreur made in Holland, avec manche très épais, collé sur le dessus de la caisse à double découpe, sans la moindre tentative d'incrustation, ce qui met les cordes à environ quatre centimètres du corps. Dans cet espace sont glissés deux micros à plots, incorporés dans un pickguard de plastique blanc, dont l'épaisseur conséquente dissimule tous les composants électriques de l'engin. L'horreur, vous dis-je ! Mais aussi toute la naïveté d'une époque qui fait, aujourd'hui, figure de préhistoire.

Quant aux Solist, de facture plus conventionnelle, elles présentent deux systèmes différents d'électrification. La pleine caisse est équipée d'un micro à plots, monté d'origine à l'extrémité de la touche et réglable au moyen de deux potards : un volume et un grave-aigu; tandis que la demi-caisse a été bricolée avec un micro amovible à simple bobinage, relié au potard de volume par un fil apparent qui court le long du pick-guard.

Ayant rapidement les moyens de s'offrir de meilleures guitares, Johnny change bientôt pour une Gibson ES-125, à fond et table bombés et micro simple bobinage : un instrument de collection, aujourd'hui fort rare. Parallèlement à l'ES-125, on le voit sur la scène de son premier Olympia, à l'automne 1961, avec une Epiphone demi-caisse, équipée de deux micros humbuckers et d'un cordier vibrato, fort semblable au modèle Bigsby de la Gibson Byrdland, à laquelle elle emprunte d'ailleurs nombre d'autres caractéristiques. Rien d'étonnant à cela, puisque Epiphone est une sous-marque de Gibson et que les deux maisons partagent les mêmes ateliers, à Kalamazoo, dans le Michigan.

La guitare préférée d'Elvis

Toujours chez Gibson, Johnny possèdera plusieurs très belles J-200 : l'une des guitares préférées d'Elvis Presley, ce qui explique sans doute son engouement réel pour un modèle avec lequel il posera souvent, notamment pour plusieurs pochettes de disques, à des époques très différentes de sa carrière et dont il finira par offrir un exemplaire à son ami Long Chris.

Curieusement, Johnny le rocker se sera en fin de compte très peu affiché avec des guitares purement électriques : quelques Telecaster, dont une blanche et une naturelle avec lesquelles il jouera surtout à l'époque de sa période hippie (1967-1969), mais aussi à la Fête de l'Huma, en 1985, et deux ou trois Strato, dont la sunburst série «F», utilisée pendant la tournée du «Johnny Hallyday Circus», en 1972, et le blanc-cassé du mémorable bœuf, avec Carl Perkins et les Stray Cats, pour l'enregistrement des «Enfants du rock», à Nashville, en 1984. Enfin, de manière tout à fait exceptionnelle, quelques rares photos datées de 1966, le représentent avec une Les Paul.

Au niveau de l'originalité pure, cependant, les plus remarquables des guitares électriques de Johnny restent, sans conteste, les modèles spéciaux conçus et réalisés par Lag, au moment de ses pitreries intergalactiques de «L'Ange aux yeux de laser» (Pavillon de Paris, 1979), et la célèbre hache de la Mad Max du «Survivant» (Palais des Sports, 1982).

Le Fender Telecaster a beau constituer, très probablement, la meilleure guitare électrique pour jouer du country, aussi bien en accompagnement qu'en chorus, c'est néanmoins sur une Gretsch que Chet Atkins a perfectionné son style légendaire et

Trente ans après ses débuts, la question demeure : à quoi servent les guitares de Johnny ? Sait-il vraiment jouer ?

réalisé ses meilleurs enregistrements. Un modèle demi-caisse, d'ailleurs mis au point selon ses directives, et baptisé, comme si cela allait de soi : «Country Gentleman». Ayant lui-même beaucoup flirté avec le country, notamment lors de son étroite collaboration avec Michel Mallory, Johnny Hallyday adopte bientôt la Gretsch Chet Atkins, qui sera l'un des instruments avec lesquels il se produira le plus souvent en scène, à partir du milieu des années 70.

Comme pour la J-200, il en possèdera plusieurs : des rouges, ce qui est assez habituel, vu que c'est la couleur choisie par Atkins lui-même; mais aussi une orange et, ce qui est plus rare, une superbe blanche, légèrement nacré, avec laquelle il fera le Palais des Sports en 1977.

Une véritable collection de raretés

En matière d'électro-acoustique, l'année 1985 le verra également avec une Ibanez jazz, blanche elle aussi, très proche de conception de la Gibson ES 350 T (blanche, bien sûr), chère à Chuck Berry, à ses débuts. Mais, c'est surtout en matière de guitares purement acoustiques (qu'elles aient été, d'ailleurs, équipées de capteurs ou non), que Johnny possèdera les pièces les plus belles et les plus désirables. Sans revenir sur les Gibson J-200, dont il eut aussi bien des modèles sunburst (au vernis dégradé, comme s'il avait été cuit au soleil), qu'une «naturelle» à l'érable joliment ondulé sous son vernis blond, sa collection comptera quelques pièces uniques, spécialement «customisées» pour lui. Une Yamaha jumbo, laquée noir et faite sur mesure, avec une tête à l'ancienne, un riche travail de nacre tout autour de la caisse et son nom incrusté en abalone sur la touche; et, dans un esprit fort voisin, une Jacobacci de forme dreadnought, noire également et portant, encore une fois, son nom sur la touche, dont il se servit beaucoup sur scène vers le milieu des années 70, et que l'on aperçoit sur les pochettes des albums «Rock à Memphis» (1975) et «Johnny Hallyday Story» enregistré au Palais des Sports en 1976. Il eut aussi, à la même époque, une Epiphone, made in Japan, à douze cordes, et une Martin D-18 dont la caisse était enfermée dans une gangue de cuir ouvragé; cela n'est ni très beau, ni très bon pour le son, mais Elvis avait une guitare comme ça, à ses débuts, et Jojo est un grand sentimental. Toujours chez Martin, Johnny eut un temps une somptueuse D-41 (album «Insolitudes», 1973); pas tout à fait la guitare la plus chère du monde, mais pas loin, puisqu'elle n'était, à l'époque, dépassée sur ce plan que par sa grande sœur, la D-45.

Plus récemment, l'Idole utilisera des Ovation Adamas : un modèle standard et un autre à pan coupé de couleur turquoise, qui représentent de bonnes guitares passe-partout, lorsqu'on ne veut pas prendre le risque de trimballer en tournée des instruments rares et fragiles. Puis il reviendra aux Gretsch Chet Atkins pour ses concerts au Zénith, en 1984. Plus près de nous encore, à Bercy, en septembre 1987, c'est avec une Martin D-28 qu'il chantera *La musique que j'aime*, introduisant son morceau en disant que cette guitare lui a été offerte par Eddy Mitchell et qu'elle a appartenu à Hank Williams. Difficile à vérifier, bien sûr, mais pourquoi ne pas croire aux légendes lorsqu'elles sont si belles ?

Aujourd'hui, enfin, Johnny s'apprête à refaire Bercy. Qu'aura-t-il donc entre les mains pour l'occasion ? Les paris sont ouverts; mais, de toute façon, cela ne peut être qu'un bel instrument car, quelles que soient ses qualités de guitariste, le bonhomme a prouvé depuis longtemps qu'il était connaisseur en matière de guitares et qu'il avait bon goût. **Marc Robine**